

Il pourrait s'appeler Einstein, Napoléon ou encore Louis... Cela n'aurait absolument rien changé, on ne donnait sa chance qu'à ceux qui savaient la saisir, qu'à ceux qui savaient où chercher dans un monde qui rejetait tellement d'êtres dans un coin de la mémoire oubliée. Ceux qui l'avaient mis au monde ne s'étaient pas donné la peine de lui donner un nom. Un nom, c'était une identité, quelque chose à quoi se raccrocher lorsque que l'on ne savait plus où aller et que l'on ignorait d'où l'on venait. Un nom, c'était un passé, une Histoire, des ancêtres, une origine... Il n'avait rien de tout cela, orphelin abandonné. Un nom, c'était un moyen de s'attacher, de reconnaître l'enfant qui pleurait dans vos bras comme étant le vôtre... Un nom, c'était tout cela et bien plus encore... mais il en avait été privé.

Il pourrait s'appeler Daniel, si seulement ce nom était vrai... Le nom qu'on lui avait donné n'était pas le sien. Il avait l'impression que c'était un faux, un nom d'emprunt, d'usurpateur... Rien ne semblait vrai en ce monde, ni les sourires des passants qui traversaient la rue devant l'orphelinat, ni les mots gentils des sœurs qui s'occupaient de lui, ni les rires des autres orphelins.

Il ne s'était pas donné la peine de sourire lorsqu'on lui avait demandé gentiment de s'asseoir sur le banc devant l'orphelinat. Il ne parlait pas, ne souriait pas, cela ne servait à rien, songeait-il. Les mots ne servaient qu'à mentir, tricher et faire de la dure réalité quelque chose de plus tendre, mais il était dangereux de se laisser aller à croire à un monde meilleur, parce qu'on ne pouvait échapper aux faits bien concrets. Le réel était enjolivé avec des phrases toutes faites, des métaphores qui teintaient de rose, de jaune et de pourpre la grisaille matinale, coloraient les joues des enfants et faisaient briller plus intensément le soleil qui ne parvenait pas à percer les nuages de la ville.

Il pourrait s'appeler Daniel au coeur meurtri. Les couleurs des mensonges ne parvenaient pas à l'atteindre, son coeur restait gris comme le ciel un jour de pluie, il était parfois presque noir, comme les corbeaux qui volaient autour de l'orphelinat. Souvent, Daniel rêvait d'être un oiseau, de pouvoir s'envoler loin, très loin de cette vie qu'il n'avait pas choisie. Il verrait peut-être ainsi différemment les couleurs du monde, leur donnerait un aspect plus honnête.

Il voyait parfois d'autres enfants se promener sur le trottoir en face de l'orphelinat, en compagnie de leurs parents. Ces enfants, étaient-ils plus heureux que lui ? Voyaient-ils le rouge des coquelicots, le vert de l'herbe et les couleurs criardes des vêtements des jeunes filles comme des énièmes mensonges, eux aussi ? Suffisait-il d'être aimé pour se sentir aimé? Il aurait voulu savoir quelle sensation cela faisait d'avoir une famille aimante

qui n'appartenait qu'à lui. Il n'était qu'orphelin, c'était la seule chose qui semblait le définir.

On lui avait offert des jouets à partager avec les autres enfants, un toit au-dessus de sa tête et des personnes à qui parler, mais ce n'était toujours pas la famille dont il rêvait. Il n'avait pas à se plaindre, c'était ce que les sœurs lui répétaient sans cesse. Il avait eu la chance de ne pas finir dans la rue, d'être nourri et blanchi. Il n'avait pas à travailler comme tant d'autres orphelins qui gagnaient le droit de vivre à la force de leurs bras et de leur volonté de fer.

Il n'avait pas six ans, il n'était pas censé penser ainsi, mais il était humain, c'était ce que les adultes ne comprenaient pas. Il ne parvenait pas toujours à s'exprimer, à mettre des mots traîtres sur des sentiments si purs. Les émotions ne pouvaient pas se traduire sur des pages blanches, si blanches qu'elles faisaient parfois peur. Il n'y avait rien d'aussi blanc en ce monde, tout n'était que dans des nuances de gris, la pluie, le trottoir, les gens... Le gris était la couleur de la vérité, de la misère sous-jacente que personne n'osait regarder en face.

Il n'éprouvait jamais de la joie, ni de la peur, de la colère ou encore du dégoût, ce qu'il ressentait ne pouvait jamais être décrit en un seul mot, résumés en quelques syllabes qui l'accablaient et lui déniaient le droit à la même complexité émotionnelle qu'un adulte. Il n'était pas un objet dont on pouvait se débarrasser ou instrumentaliser à sa guise. Il était humain et il comprenait bien plus de choses que ce que son silence laissait entendre.

Il ne parlait pas, parce que les mots ne servaient pas plus qu'un regard, parce que le langage avait ses lacunes que les actions comblaient parfois. Il ne savait pas ce qu'était la « joie », mais il reconnaissait la sensation que procurait en lui le sourire d'un ami, cette vague de chaleur qui étirait ses lèvres et emplissait son cœur de promesses d'après-midi passées ensemble, de secrets murmurés dans l'obscurité de la nuit, de jeux dont eux seuls étaient les maîtres. Il ne savait pas ce qu'était la « peur », mais lorsque ses yeux s'écarquillaient, lorsque son cœur battait trop vite, lorsque ses pleurs résonnaient dans la nuit, il savait qu'il voulait seulement être consolé. Il ne savait pas ce qu'était la « colère », mais il savait comment réagir à l'injustice, aux regards faussement compatissants qui le fixaient à travers la grille de l'orphelinat ; ses poings se serraient alors, il n'avait plus envie de jouer. Il ne savait pas ce qu'était le « dégoût », mais ses lèvres se plissaient et son nez se fronçait à la seule idée d'avaler ces légumes qu'il n'aimait pas.

Les mots réduisaient toutes ses sensations à un seul état, une seule expérience, et ne laissaient pas la place à la pluralité des personnes qui peuplaient le monde. Il n'était

pas stupide et s'il ne parlait que très peu, voire jamais, ce n'était pas parce qu'il n'avait rien à dire, mais parce que personne n'écoutait. Les mots n'étaient jamais associés de la bonne manière. Lorsqu'ils parlaient, les adultes réduisaient ces mots à leurs fonctions de base, un seul terme pouvait rassembler à lui seul l'usage de toute une phrase. Daniel aurait aimé que les phrases s'élargissent, s'agrandissent au gré des humeurs des interlocuteurs, qu'un mot en remplace un autre, que le langage ne soit pas figé dans ce qu'en disait le dictionnaire. Il aurait aimé que chaque mot soit développé selon le sens que lui donnait celui qui l'avait prononcé.

Il aurait voulu s'approprier le langage, s'approprier le monde et l'avenir... mais il n'était qu'un enfant, un orphelin. Il n'avait pas eu le droit de choisir son nom, ni le lieu où il vivait désormais. Les enfants n'avaient pas le droit de donner leur opinion, de s'intéresser au « monde des grands ». Le monde se scindait-il réellement en autant de morceaux ? Les pauvres d'un côté, les riches de l'autre... Le monde semblait binaire... Les enfants étaient forcément mis de côté en attendant qu'ils soient suffisamment intelligents, suffisamment compréhensifs.

Daniel aurait aimé que le photographe l'interroge sur la couleur du monde autour de lui. Il aurait aimé qu'il lui demande si les jeux auxquels il jouait avec ses amis étaient réellement importants. Il aurait aimé qu'il lui demande ce qu'il pensait de la vie, de la mort. Il aurait aimé qu'il lui demande comment il envisageait son avenir. Il aurait aimé qu'il lui demande son opinion sur toutes ces personnes forcées d'avancer malgré tout dans un monde qui ne voulait pas d'eux.

Daniel aurait alors répondu que le monde était tel qu'il était et que même si les couleurs trop vives mentaient sur sa propre misère, il avait appris à apprécier les rayons du soleil qui illuminaient les fleurs de mille couleurs lorsqu'ils se prenaient dans la rosée du matin. Ses jeux avaient toujours de l'importance, ils construisaient la personne qu'il désirait devenir. Il inventait des histoires dont lui seul connaissait le secret, un monde dans lequel tous étaient égaux, une réalité pour lui seul, une douce échappatoire... Il s'interrogeait sur tous les sujets de cette existence qu'il menait, mais il ne s'en souciait guère, parce qu'il savait inconsciemment qu'il ne pouvait pas changer les lois qui régissaient ce monde. Il attendrait que son heure vienne et espérait qu'un jour il connaîtrait sa propre signification de ce que les adultes appelaient le « bonheur ». Il comprenait que le monde pouvait être ce que chacun voulait en faire.

Mais bien sûr, le photographe ne lui adressa pas la parole.